



HAL
open science

Les Iakoutes, des chercheurs de chevaux

Carole Ferret

► **To cite this version:**

Carole Ferret. Les Iakoutes, des chercheurs de chevaux. *Ethnozootechnie*, 2007, 80, p.51-62. hal-02076801

HAL Id: hal-02076801

<https://hal.science/hal-02076801>

Submitted on 22 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES IAKOUTES, DES CHERCHEURS DE CHEVAUX

CAROLE FERRET ⁽¹⁾

Résumé : Situés à l'extrémité nord-est de l'extension du monde turc, en Sibérie orientale, les Iakoutes ont adapté le système pastoral des steppes à un milieu de taïga, caractérisé par un climat continental d'une rigueur inouïe. Ils élèvent des vaches, des chevaux et des rennes. L'élevage équin, dont le principal débouché est l'hippophagie, se distingue par son extrême extensivité. En dépit de températures hivernales les plus basses de l'hémisphère nord, atteignant fréquemment les - 60°, les chevaux y paissent en liberté l'année durant.

La surveillance des troupeaux est discontinue, plus ou moins relâchée suivant les saisons. Plus que des gardiens de troupeaux, les éleveurs iakoutes sont des chercheurs de chevaux. L'isolement et la quête fondent la spécificité de leur travail. Le contrôle de la mobilité des chevaux s'opère par quelques rares actions directes (telles la mise en enclos, la pose d'entraves et l'attache), réservées à certaines catégories d'animaux. Mais pour tous les autres, le contrôle n'est qu'indirect (par la formation des troupeaux, leur recherche et leur affouragement épisodique), de telle sorte qu'il n'est pas toujours aisé de démêler qui, de l'homme ou du cheval, décide des mouvements du troupeau et des changements de pâtures.



Chevaux iakoutes

Photographie prise par l'auteur en mars 1994, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Présentation de l'élevage iakoute équin

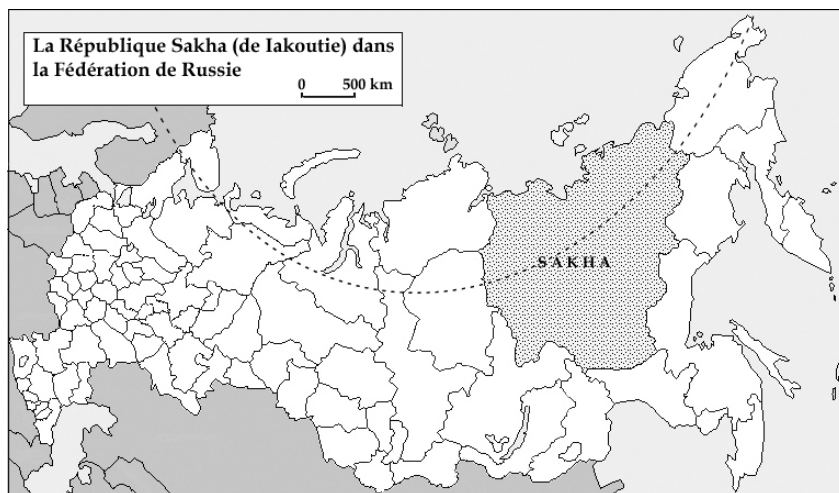
La République Sakha (de Iakoutie) couvre un immense territoire de plus de 3 millions de km², qui constitue la majeure partie de la Sibérie orientale. Elle se caractérise par un climat continental d'une rigueur inouïe, puisqu'on y relève les températures hivernales les plus basses de l'hémisphère nord, atteignant fréquemment les -60°C. Les Iakoutes (2) sont des pasteurs turcophones, qui ont migré vers le Nord depuis la Cisbaïkalie entre les X^e et XV^e siècles, y important bovins et chevaux et adaptant le pastoralisme des steppes de la Sibérie méridionale aux conditions de la taïga septentrionale.

Les chevaux occupaient naguère une place prépondérante dans le bétail mais, avec le temps, ils ont vu leur nombre décroître au profit des bovins. Cette évolution, liée à la sédentarisation, ne fut possible qu'avec un développement de la fenaison car, à la différence des chevaux, les vaches sont gardées en stabulation et doivent être affouragées durant les huit mois d'hiver. Aujourd'hui, la République compte environ 131 000 chevaux, 300 000 bovins et 135 000 rennes. Ces derniers sont élevés par des Evenks et des Iakoutes, mais surtout dans les régions où il n'y a pas ou peu de chevaux, principalement dans le Nord et l'extrême Sud. Dans leur usage traditionnel, les deux espèces sont polyvalentes et substitutives, tandis que chevaux et vaches sont complémentaires.

Au cours du XX^e siècle, l'élevage iakoute du cheval, jadis très polyvalent, s'est spécialisé dans la production de viande. Une minorité de chevaux continue d'être employée au travail, sous la selle, le bât ou pour le trait, mais l'hippophagie représente désormais le principal débouché de la filière. Cette restriction de l'usage s'est accompagnée d'une promotion de l'image, la figure du cheval étant érigée en emblème de la république Sakha.

L'élevage iakoute du cheval est très extensif, avec une intervention minimale de la part de l'homme. Les Iakoutes ne laissent pas de répéter que ces chevaux exceptionnels leur donnent tout sans rien exiger en retour, qu'ils les transportent et surtout les nourrissent sans être alimentés par eux, qu'ils les habillent sans être jamais eux-mêmes ni couverts ni protégés dans le pays le plus froid de la Terre, où ils sont élevés en liberté, dans un état semi-sauvage, grattant la neige de leurs sabots pour paître.

Des enquêtes de terrain menées en 1994 et 1995 dans les régions centrales de Iakoutie — *ulus* (3) d'Ust'-Aldan principalement — et dans le Nord — *ulus* de Verhoânsk et de Srednekolymsk — m'ont donné l'occasion d'observer les techniques de gardiennage utilisées par les éleveurs iakoutes.



La république autonome de Iakoutie (années 1960-1980)
 Les trois régions de l'enquête de terrain sont indiquées en gros caractères

Un élevage en troupeaux

Les chevaux iakoutes sont élevés en troupeaux. En russe, le troupeau de chevaux se dit *tabun* ou *kosâk*, ce qui recouvre deux réalités différentes. Le mot *tabun* est généralement réservé à l'espèce équine. Vraisemblablement d'origine turque, il ne se rencontre que rarement dans les langues turciques actuelles. Le *tabun* est de plus grande taille que le *kosâk*, il regroupe généralement tous les chevaux d'un même propriétaire, personne physique ou morale (exploitation agricole, sovkhoe, kolkhoze,...), ou les chevaux de plusieurs propriétaires associés. Sous le régime soviétique, le *tabun* est un ensemble de chevaux confiés à une même équipe de

tabunšik "gardien de troupeaux de chevaux" et paissant sur un territoire donné. Il compte jusqu'à plusieurs centaines de chevaux, qui sont parfois rassemblés pour certaines opérations : soins vétérinaires, marquage, inventaire, abattage, ou même parfois quotidiennement pour le pacage ou l'affouragement. Mais les *tabun* sont le plus souvent divisés en *kosâk*.

Le *kosâk* est un petit groupe de chevaux, composé en principe d'un étalon reproducteur, d'une dizaine de juments (leur nombre variant de cinq à vingt-cinq) et des poulains qui les accompagnent. C'est plus généralement un groupe de chevaux qui ont l'habitude de se trouver ensemble,

car il peut exister des *kosâk* temporairement privés d'étalon. Quelques hongres de travail au repos peuvent aussi se mêler aux *kosâk* déjà constitués. Les *kosâk* n'ont pas de territoire réservé, ils changent régulièrement d'herbage à l'intérieur du territoire du *tabun*. Les chevaux sont attachés à leur *kosâk*, mais probablement pas à leur *tabun*.

En iakoute, on ne fait pas clairement la distinction entre *tabun* et *kosâk* ; le troupeau de chevaux se dit *ûôr* (4), version iakoute du *ôgür* turc. Sans précision contraire, *ûôr* désigne prioritairement un troupeau de chevaux, mais il peut aussi s'appliquer à d'autres animaux domestiques ou sauvages : bovins, rennes, loups, oiseaux. Quand les Iakoutes veulent préciser qu'il ne s'agit pas de n'importe quel groupe de chevaux, mais d'un étalon accompagné de plusieurs juments et de leur progéniture, soit d'un *kosâk*, ils utilisent l'expression *atyrr ûôr*, où *atyrr* signifie "étalon reproducteur".

En Iakoutie, les chevaux vivent en *kosâk* l'année durant. Il est rare qu'ils soient regroupés en immenses *tabun* de plusieurs centaines de têtes comme dans la zone des steppes, notamment au Kazakhstan (5). Du fait de la dissémination des *kosâk*, les *tabunšik* iakoutes n'ont donc pas besoin, à la différence de leurs confrères centrasiatiques, de recourir à des procédés particuliers pour compter les chevaux dont ils ont la charge (6). Néanmoins, dans les sovkhoses de Iakoutie, il arrivait que des *kosâk*, qui pâturaient séparément, soient réunis pour être affouragés ensemble. En été, quelques *kosâk* se regroupent parfois et forment des *tabun* dans les endroits ombragés ou protégés des moustiques, près des fumigènes allumés à cette fin. Dans les régions infestées d'insectes comme celle de Srednekolymsk, plus d'une centaine de chevaux s'amasse dans de vastes fumoirs plusieurs fois par jour. Lors de ces rassemblements en *tabun*, il arrive que des étalons rivaux se battent. Mais le plus souvent, quand les étalons se connaissent, il s'agit seulement de gestes d'intimidation. Les seuls combats un peu sérieux ont lieu pendant la saison de monte ou à l'arrivée un nouvel étalon. Après la saison des moustiques, les *kosâk* se séparent et s'éloignent pour le reste de l'été. Hormis cette exception due à la voracité des insectes, les troupeaux sont généralement plus éparpillés et livrés à eux-mêmes lors du court été ; plus regroupés et plus surveillés lors du long hiver (7).

La taïga est parsemée d'*alaas*, formation géomorphologique typique de la Iakoutie, constituée d'une clairière en cuvette, souvent agrémentée d'un lac (8). Pour les

Iakoutes, l'*alaas* représente le lieu traditionnel d'habitation, par opposition à la forêt. C'est là que se trouvent les prairies, grossièrement réparties entre pâtures et prés à foin (9). Il n'y a pas de différence essentielle entre ces dernières, hormis le fait qu'on réserve à la fenaison les prés où il est plus commode de faucher. Les bêtes sont sur les pâtures jusqu'à la fin de la fenaison, et ensuite sur les prés à foin une fois qu'ils ont été fauchés, afin de profiter du regain. Mais à chaque période de l'année correspond un type particulier de pâtures. Il est indispensable que les chevaux changent régulièrement d'herbages pour bénéficier au mieux des ressources végétales.

L'éparpillement et l'éloignement des troupeaux varient au fil des saisons. Dans la région de Verhoânsk, des chevaux sont, en hiver, conduits à une centaine de kilomètres, le long de la rivière Bytantaj, affluent de la *Âna* (10), voire parfois dans d'autres *ulus* (11). Envoyer les chevaux sur des herbages lointains était aussi un moyen de les sauver de la famine ou des épidémies, mais que seuls pouvaient se permettre les propriétaires de grands *tabun* (12). Au printemps, les troupeaux comprenant des juments en fin de gestation sont ramenés plus près des villages pour être mieux surveillés (13).

Dans les régions étudiées, le cheval est un bétail qui paise au loin, tandis que les bovins restent près des villages. L'espèce équine est par nature plus mobile. L'un des arguments actuellement avancés pour prouver la rentabilité de son élevage est justement qu'il permet l'exploitation de pâtures qui seraient trop éloignées pour les bovins (14). Des troupeaux passent des mois entiers à des dizaines, voire des centaines, de kilomètres de toute habitation humaine (15). Seuls quelques chevaux de travail (16) et les rares juments laitières (17) sont gardés à proximité, afin d'être disponibles à merci.

Aujourd'hui, dans les villages iakoutes, s'il y a peu de chevaux, ils peuvent demeurer aux alentours. Mais, dès que le cheptel dépasse vingt ou trente têtes, ils doivent s'éloigner du village, les pâtures proches étant réservées aux bovins. La bonne répartition des troupeaux sur le territoire était manifestement plus aisée lorsque l'habitat était dispersé, avant que la population ne soit regroupée dans des villages. C'est pourquoi, de nos jours, certains regrettent le temps où "chaque famille vivait dans son *alaas*" (18) et quelques éleveurs pratiquent à nouveau une forme de semi-sédentarité avec une maison pour la majeure partie de l'année et une maison pour l'été (19).



Alaas



Estivage

Photographies prises par l'auteur en juillet 1995, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Buts et moyens de la surveillance

L'originalité de l'élevage iakoute réside dans la grande liberté laissée aux chevaux pour le choix de leurs pâtures et la discontinuité de leur surveillance. H. Takakura parle à ce propos de *distance herding*, la tâche principale des *tabunšik* se limitant à maintenir les chevaux à l'intérieur de grandes zones de pacage éloignées des lieux d'habitation (20). En Asie centrale, les *tabunšik* contrôlent constamment l'emplacement des troupeaux, les déplaçant pour améliorer le pacage, menant une garde nocturne pour les protéger des loups, voire une surveillance 24 heures sur 24 au moment des poulinages, en cas d'orage ou de tempête de neige, afin d'éviter que le vent n'égare les chevaux (21).

En Iakoutie, les *kosâk* vont et viennent de leur propre chef. La surveillance est parfois extrêmement relâchée. Au XIX^e siècle, dans la région de la Vilûj, le pacage estival se déroulait sans aucune surveillance jusqu'à l'automne (22). "Dans les régions où le vol de chevaux se pratique rarement, les Iakoutes ne recherchent et ne vérifient pas leurs troupeaux plus de deux fois durant tout l'été" (23). Encore dans les années 1990, un manuel agricole observe que les chevaux iakoutes paissent souvent sans aucune surveillance en été (24). "Dans le nord-est de la Iakoutie, les chevaux restent sur les pâturages tout l'hiver, loin de leurs maîtres qui se contentent de les surveiller de temps à autre pour vérifier qu'ils ne s'éloignent pas trop" (25). Dans les années 1940, M. I. Rogalevič note que, pendant des mois entiers, les propriétaires ignorent où se trouvent leurs troupeaux et il en conclut que les chevaux iakoutes sont élevés dans des conditions proches de l'état sauvage (26).

La surveillance est plus ou moins serrée selon les saisons. Quotidienne au printemps, voire continue au moment des poulinages, elle se relâche en été et en hiver (bi- ou trimensuelle), à l'exception des périodes d'affouragement, où les chevaux sont nourris tous les jours ou tous les deux jours. En effet, bien que le discours commun clame que les chevaux vivent uniquement de pacage, les éleveurs leur fournissent néanmoins un complément alimentaire non négligeable, principalement à l'entrée et au sortir de l'hiver. C'est un apport temporaire, mais vital lors des années difficiles, et son absence compromettrait probablement la survie de l'espèce.

Le travail du *tabunšik* consiste à aller voir le troupeau pour vérifier que tout va bien, constater d'éventuelles disparitions, blessures, maladies ou amaigrissements. Quand il remarque des chevaux particulièrement amaigris ou des juments prêtes à pouliner trop tôt en saison (en mars ou en avril), il les ramène à la base d'élevage et les garde quelque temps dans des enclos en les affourageant.

Ces traitements particuliers prennent parfois l'allure de véritables sauvetages. A la base de Sottynce, j'ai vu une jument gestante placée dans un *raskol* (enclos de contention) avec une musette, soutenue par une large bande de tissu qui passait sous son ventre pour la maintenir debout. Elle avait été trouvée allongée dans la taïga, proche de la mort par inanition, et ramenée à la base. Elle est restée deux semaines dans le *raskol*, où elle a été constamment nourrie et abreuvée. Mais les *tabunšik* arrivent souvent trop tard. Il n'est pas rare que des chevaux disparaissent ou qu'on retrouve leur cadavre gelé dans la taïga, rongé par les chiens et les corbeaux.

Outre les raisons déjà évoquées (mise bas, alimentation, embouche), les *tabunšik* doivent aussi veiller à prévenir

certains dangers, tels la menace des prédateurs, qui causent des pertes dans le bétail, ou les risques de noyade, lors de l'embâcle et de la débâcle. Les *tabunšik* doivent alors éloigner les troupeaux des points d'eau. Certains marécages, couverts d'une herbe verte trompeuse qui attire les chevaux, sont entourés de clôtures, pour éviter l'enlèvement.

Les *tabunšik* multiplient leurs visites quand ils redoutent la présence d'ours ou de loups. Mais ils font surtout confiance aux chevaux pour se défendre eux-mêmes. Toujours objet de légendes flatteuses, l'étalon iakoute est censé protéger son *kosâk* des prédateurs. Dès qu'il y a un danger, il hennit pour rassembler son troupeau. On raconte que, lorsqu'un loup survient, les juments forment un cercle pour protéger les poulains et l'étalon se bat avec le carnivore à coups de sabots et de dents.

Des Iakoutes auraient vu un étalon traîner par la queue le loup qu'il avait tué.

"Les Iakoutes racontent qu'un bon étalon peut défendre son troupeau contre deux ou même trois loups. Parfois, le loup attaque l'étalon par derrière ; si la queue de l'étalon est suffisamment large et épaisse, il s'y emmêle et l'étalon peut en profiter pour le tuer à coups de pieds" (27).

"Quand il n'y a pas de surveillance constante du *kosâk*, l'étalon est son seul garde et son seul guide ; il conduit ses juments sur les meilleures pâtures, trouve des endroits où s'abreuver, se protéger des moustiques et des mouches. Un vieux meneur de *kosâk* expérimenté prévoit les intempéries en hiver et part à temps dans la forêt, où il y a moins de vent, il sauve ainsi souvent les poulains d'une mort certaine lors des tempêtes de neige. Un tel étalon sait aussi protéger son troupeau des prédateurs : il le rassemble à temps et empêche le loup d'approcher, en l'attaquant avec ses dents et ses sabots" (28).

Selon les Iakoutes, la vigilance de l'étalon remplace donc avantageusement la surveillance du *tabunšik*. "Les bons étalons sont les gardiens permanents les plus sûrs des chevaux de leur troupeau" (29). "Un bon [étalon] conducteur de troupeau facilite le travail du *tabunšik*" (30). En Iakoutie, l'homme délègue à l'étalon une grande partie de son action de surveillance et de protection des troupeaux.

S'il ne les surveille pas continuellement, le *tabunšik* doit néanmoins toujours avoir une idée de l'endroit où pâturent les chevaux dont il a la charge ou, à défaut, il doit les rechercher. Parfois, cette recherche est fort longue – et d'autant plus qu'elle est moins fréquente. C'est la partie la plus difficile du travail de *tabunšik* et c'est pourquoi, dans les brigades des sovkhoses, la recherche des troupeaux était confiée aux plus expérimentés.

Les éleveurs connaissent les parcours habituellement suivis par chaque *kosâk*. Pour retrouver un troupeau qui pâture en liberté, le *tabunšik* suit cet itinéraire. Il retourne au dernier endroit où il l'a vu et poursuit dans la même direction. "Si un *kosâk* se trouvait au sud d'un pré hier, je sais qu'il est parti vers le Sud aujourd'hui" note un éleveur de la région de Verhoânsk. La recherche est facilitée en hiver, grâce aux empreintes laissées dans la neige. Les *tabunšik* observent les traces laissées par les chevaux, en distinguant bien les empreintes du jour de celles de la veille, plus durcies par le gel. Ils savent même reconnaître les cavaliers à l'empreinte de leur longe, qu'ils laissent traîner par terre. Ils se renseignent aussi auprès des chasseurs pour savoir s'ils n'ont pas aperçu leurs bêtes.

Les avis divergent sur les distances parcourues et le temps passé à chercher les chevaux. Certains affirment que "de toute façon, le troupeau va rarement loin, il passe d'*alaas* en *alaas* et ne s'éloigne pas à plus de cinq ou six *alaas*" ; "en général, les *tabunšik* savent où sont les chevaux et c'est rare qu'il faille les chercher longtemps". A Stolby, par exemple, dans la région de Verhoânsk, nous sommes partis à cheval vérifier quatre *kosâk*. Après avoir parcouru environ 25 kilomètres, nous avons trouvé les quatre troupeaux répartis dans un même *alaas*, près de plusieurs petits lacs. Le jeune *tabunšik* que j'accompagnais m'a alors dit : "Aujourd'hui c'était facile, tous les troupeaux étaient proches les uns des autres, mais ce n'est pas toujours le cas. Il m'arrive de chercher des chevaux pendant trois ou quatre jours, mais jamais plus d'une semaine".

D'autres éleveurs confirment : "Le plus loin qu'on ait à chercher, c'est 70 kilomètres, c'est-à-dire deux jours au maximum. Si besoin est, on passe la nuit dans une cabane.

Les étalons ne se perdent pas, même les jeunes". "Dans le *nasleg* [la commune] d'Ol'teh [*ulus* d'Ust'-Aldan], il y a trois cents *alaas*, un *tabunšik* peut en parcourir cinquante par jour quand il cherche un troupeau".

Cependant, la quête dure parfois des semaines entières, voire se prolonge sur plusieurs mois. Un éleveur de l'*ulus* d'Ust'-Aldan raconte : "Il arrive qu'il faille chercher des chevaux très longtemps, par exemple quand on met un étalon inexpérimenté avec de jeunes juments, ils se perdent souvent. C'est ce qui s'est passé cet hiver. On les a cherchés pendant plus d'un mois à partir d'octobre et on les a retrouvés en décembre, à 80 kilomètres de là. Ils étaient maigres, mais ils avaient tous survécu, car l'hiver était clément. Quelques années auparavant, on a perdu comme ça deux jeunes entiers qu'on a retrouvés morts au printemps". Les journées de recherche semblent bien longues aux *tabunšik* ; pour avoir la moindre chance d'être efficaces, elles doivent débuter dès le petit matin.



Troupeau paissant dans un *alaas*
Photographie prise par l'auteur en en juillet 1995, *ulus* de Verhoânsk.



***Izbuška* de la base de Balagannah**



et équipe des *tabunšik* à l'intérieur

Photographies prises par l'auteur en mars 1994, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Le métier de *tabunšik*

Pour faciliter la quête, les *tabunšik* vivent en hiver près des chevaux, qui pâturent loin des villages. Ce n'est pas le cheval qu'on amène vers l'homme, mais l'homme qui va vers le cheval. Les maisonnettes (rus. *izbuška*) des *tabunšik* sont isolées pour se trouver près des troupeaux à surveiller. La base de Balagannah, située à cinq kilomètres du village, est composée d'un ensemble d'enclos et d'une petite maison en bois recouverte de crépi. La surface habitable est d'environ 20 m². Une fourrure calfeutre la porte. La cabane se chauffe avec deux poêles, l'un en briques et l'autre en fer. Pas d'électricité ni, évidemment, d'eau courante puisqu'il n'y en a pas davantage au village. L'unique mobilier est constitué d'une grande table de bois rectangulaire. Des bancs de bois recouverts de peaux de bêtes sur les trois côtés de la maison oppo-

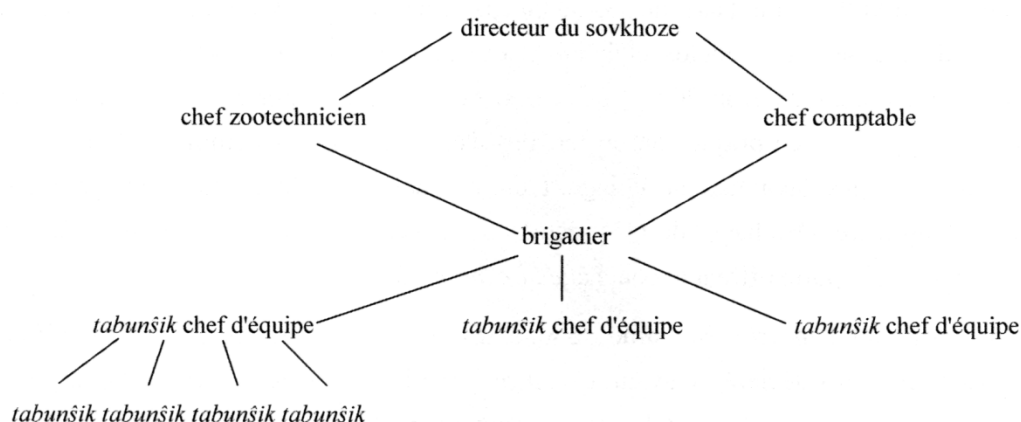
sés à la porte offrent le couchage aux *tabunšik*.

Me montrant son *izbuška*, située à une dizaine de kilomètres du village d'Arylah, M. A. Artamonov m'a déclaré : "avant, c'était plus facile car les gens vivaient isolés, chaque maisonnée dans un *alaas*. Et tout le monde pouvait garder son troupeau près de chez soi. Maintenant que les gens vivent regroupés dans des villages, depuis la collectivisation, c'est impossible. Du temps du sovkhose, mon père avait une *izbuška* à trente kilomètres du village". Lui-même a construit son *izbuška* cinq ans auparavant, en y installant également deux poêles, mais aussi l'électricité. Il y vit seul les deux mois d'hiver où les nuits sont les plus longues (en décembre et janvier), pour être plus près des chevaux quand le jour est

court. Il l'utilise aussi toute l'année pour la pause du déjeuner. Auparavant, sans *izbuška*, il ne pouvait pas déjeuner avant la fin de sa journée de travail, à quatre ou cinq heures de l'après-midi. Il pense que c'est cela qui a épuisé son père.

Les *tabunšik* utilisent également les cabanes des chasseurs. J'ai passé la nuit dans une de ces *izbuška* en bois près de Stolby, dans la région de Verhoïnsk. Construite il y a une dizaine d'années, elle a un plancher en bois, pas d'électricité, un poêle en fer, trois lits-bancs en bois, un tas d'ordures à l'intérieur et surtout à l'extérieur, où s'entassent boîtes de conserve et bouteilles vides, près d'un arbre où sont suspendus une patte d'ours, un crâne d'ours, des oiseaux et des pattes d'élan en guise d'offrandes.

La charge de travail des *tabunšik* dépend du nombre de *kosâk* dont chacun est responsable. Aux temps de l'élevage collectivisé, beaucoup se plaignaient de ne pas pouvoir travailler correctement du fait de la quantité trop élevée de chevaux qui leur était affectée. En 1988, il y avait environ 1 200 *tabunšik* pour 161 658 chevaux dans les sovkhoses de



Les équipes comptaient trois à huit *tabunšik*, le plus souvent quatre ou cinq. Chaque équipe s'occupait de plusieurs centaines de chevaux – 300 à 400 (soit 550 têtes en été, entre le poulinage et l'abattage). Certains *tabunšik* étaient spécialisés dans l'élevage des poulains, les autres surveillaient les troupeaux de chevaux adultes. Cette nouvelle organisation s'accompagna d'un bouleversement du mode d'élevage puisqu'en confiant à chaque éleveur la responsabilité collective de centaines de têtes, elle rendait impossible la connaissance individuelle des chevaux. "Au temps du sovkhose, les *tabunšik* disaient qu'ils connaissaient tous leurs chevaux individuellement. Mais c'est faux, ils ne les reconnaissaient même pas d'après leur robe. Moi-même, je ne les reconnaissais pas tous et je ne suis pas plus bête qu'un autre" me dit M. A. Artamonov. Ce changement d'échelle s'accompagna donc du développement de nouveaux moyens d'identification, avec la généralisation du marquage et de l'enregistrement.

Le père de M. A. Artamonov a travaillé seul pendant vingt-trois ans dans un petit sovkhose, avec parfois un aide pour l'hiver. Il était responsable de 70 à 130 chevaux, ce nombre croissant avec les années. Puis il a travaillé douze ans en équipe, comme chef de brigade. D'abord content de ne plus être seul, cette compagnie lui a bientôt pesé, lui procurant encore plus de travail ; il n'aimait guère travailler dans de grosses équipes, avec beaucoup de jeunes inexpérimentés. Son fils préfère lui aussi travailler seul, comme aujourd'hui, où il soigne une cinquantaine de chevaux, plutôt qu'en équipe comme il le faisait du temps du sovkhose. "Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même et je peux mieux développer l'instinct

Iakoutie, soit une moyenne de 134 chevaux par *tabunšik*. Une charge individuelle d'une centaine de chevaux est pourtant déjà considérée comme élevée. La moyenne que j'ai observée sur le terrain tournait autour de 60 à 70.

En Iakoutie, la collectivisation du bétail fut plus tardive et moins brutale qu'en Asie centrale et elle n'eut pas des conséquences aussi catastrophiques qu'au Kazakhstan, où elle entraîna une effroyable famine. Le cheptel équin finit néanmoins par être presque entièrement collectivisé – à la différence du bovin. Cela conduisit à une professionnalisation de l'élevage équin et à un certain détachement de la population vis-à-vis des chevaux. Les gens perdirent l'habitude de s'occuper de ces animaux, alors qu'ils demeuraient proches de leurs vaches. Pour l'organisation de l'élevage, un changement non moins important eut lieu dans les années 1960, avec l'instauration du travail par équipes. A l'intérieur des sovkhoses, l'organisation du travail était hiérarchisée de la manière suivante (31) :

du cheval dans le sens que je désire", explique-t-il.

Avec la privatisation, l'organisation de l'élevage a de nouveau changé. Le travail des *tabunšik* tend de nouveau à s'individualiser. Mais il est rare que la tradition du travail collectif soit complètement reniée, même là où les sovkhoses ont formellement disparu. V. S. Androsov, par exemple, est employé dans la société à responsabilité limitée (rus. *to-varišestvo ograničnoj otvestvennosti*) "Lena", qui réunit Sot-tynce et Sasylykan, dans l'ulus d'Ust'-Aldan, et où travaillent 224 personnes. La société a une direction collégiale composée de sept membres. Les autres habitants de ces deux villages, minoritaires, ont formé sept exploitations agricoles (rus. *krest'ânskoe hozâjstvo*) composées chacune de quelques familles. La société "Lena" élève 1 200 bovins, possède 40 tracteurs, cultive le grain et la pomme de terre. Elle compte 620 chevaux communs et 300 chevaux privés, dont sont chargés 19 *tabunšik*, dont 5 pour les chevaux de course. Chacun reçoit un salaire selon son travail, c'est-à-dire suivant le nombre de chevaux dont il s'occupe.

Avec la baisse du cheptel, la charge de travail individuelle tend à diminuer. Le maire de Kurbusah raconte : "Avant, à Kurbusah, il y avait 11 *tabunšik* pour 700 chevaux, soit 63 par personne. Aujourd'hui l'organisation est différente, chacun est son propre maître. Mais de toute façon, un *tabunšik* ne peut pas travailler seul. L'hiver, il faut forcément être deux. A présent, il y a une quinzaine de *tabunšik* pour 400 chevaux (soit une moyenne de 26 par personne)".

Le manque d'intéressement des travailleurs a souvent été dénoncé comme la pierre d'achoppement du

développement de l'agriculture soviétique. Il a pour corollaire le sacrifice de la qualité à la quantité. Pour éviter cet écueil, les *tabunšik* étaient tenus responsables de leurs bêtes. Ils devaient s'acquitter d'amendes en cas de pertes et, dans une certaine mesure, leur rétribution dépendait des résultats obtenus. Mais, étant à la fois les objets et les agents de ce contrôle, les *tabunšik* pouvaient partiellement s'y soustraire, en dissimulant les pertes et les avortements. Et les velléités d'intéressement restaient limitées.

Cette tendance à l'intéressement s'est amplifiée au cours des années, précédant même la privatisation. A partir de 1983, le département équin du sovkhoez Oktemskij fonctionnait "selon le principe de l'entreprise collective. La rémunération du travail des éleveurs dépend du résultat final, mesuré par la somme totale de la production vendue [i. e. de la viande]" (32). Toutefois, l'application de ce principe laisse encore à désirer. "Nous les *tabunšik*, on a un salaire de misère. En plus, on n'est pas payé tous les mois. On reçoit une avance de temps en temps. [...] Je ne sais même pas combien je gagne. Depuis qu'il n'y a plus de sovkhoezes, tout va mal. On ne comprend rien au calcul des salaires et des retraites. Nous, les gens simples, on a du mal à comprendre tous ces changements" (33).

L'isolement et la quête fondent la spécificité du travail de *tabunšik* par rapport aux autres métiers de l'élevage et le font considérer comme une profession difficile. Autrefois chez les riches Iakoutes, la recherche hivernale des troupeaux était confiée à des domestiques car c'était, avec la fenaison estivale, une des tâches jugées les plus pénibles (34).

"Le cheval oblige le *tabunšik* à le suivre dans les endroits les plus reculés en toutes saisons. Ce nomade oblige son maître à une vie errante pleine d'abnégation et exige de lui qu'il ne le quitte pas des yeux afin de veiller à son bien-être. Selon une légende, le *tabunšik* d'un riche Iakoute, souhaitant surveiller son troupeau sans relâche, mangea l'œil d'un corbeau, animal qui ignore le sommeil. Avant de mourir, exténué par ses paupières qui ne se fermaient jamais, il intima l'ordre à ses descendants de ne jamais manger de corbeau. De nos jours encore, l'élevage des chevaux oblige les Iakoutes à refuser le confort, à garder les troupeaux toute l'année durant, par les grands froids comme dans la chaleur torride, en des endroits inhabités et sans chemins" (35).

Le métier est si dur que "aujourd'hui, plus personne ne veut être *tabunšik*" (36). Du fait de la difficulté de leur profession, les *tabunšik* avaient droit, comme les trayeurs, les vachers et les éleveurs de rennes, à la retraite à 55 ans ou après vingt ans de service. A. I. Artamonov, le père de mon informateur, célèbre *tabunšik* maintes fois récompensé par les autorités soviétiques (son autobiographie en langue iakoute a même été publiée) n'a pris sa retraite qu'à 55 ans, après trente-cinq ans dans le métier, et il a continué à travailler un peu après, jusqu'à sa mort à l'âge de 59 ans.

Sans avoir suffisamment de données pour faire des statistiques, j'ai pu observer que la profession de *tabunšik* était souvent héréditaire. Elle est exclusivement masculine – alors qu'il y a des femmes qui gardent des troupeaux de rennes. J'ai néanmoins rencontré deux exceptions dans la région de Srednekolymsk, deux femmes qui s'étaient essayées au métier pendant la guerre. L'une d'elles, née en 1917, s'appelle Akulina Sofronovna Berežinovna; elle a travaillé comme *tabunšik* de 1942 à 1945 et a débouillé son dernier cheval en 1958. Il est tellement rare qu'une femme exerce cette profession que des rumeurs ont couru sur la réalité de son sexe, d'autant plus qu'elle a été mariée, mais n'a pas eu d'enfant.

Les manuels de zootechnie vantent en des termes quasi militaires les mérites des "*tabunšik*-héros" qui "mènent bataille contre les pertes du bétail et l'infertilité des juments" (37) par des "méthodes de pointe" et une "organisation rationnelle du travail". Ainsi peut-on lire, à propos de V. V. Kirillin, qui fut chef d'équipe pendant vingt ans au sovkhoez I. Barahov, dans la Haute Viljï : "Le secret du succès de V. V. Kirillin réside dans son sens élevé de la responsabilité qui lui est confiée, dans son dévouement à son métier, dans l'application rigoureuse d'une discipline de travail concernant les techniques d'élevage équin, dans une bonne organisation du travail d'équipe" (38). Bien que plus rarement, la qualité des relations avec les chevaux est également mise en avant : "A. I. Artamonov insiste toujours auprès de ses camarades de travail et des jeunes *tabunšik* sur la nécessité de traiter avec humanité cette merveilleuse créature de la nature qu'est le cheval. Les chevaux d'un bon *tabunšik* ne se dispersent pas. Quand il les nourrit, que ce soit dans des enclos ou sur les pâturages, il les appelle et bavarde avec eux comme avec des personnes; c'est utile et même indispensable. Dans ce cas, les animaux s'habituent vite à l'homme" (39).

Sa difficulté confère à cette profession un certain prestige. Pour S. I. Protopopov, maire de Kurbusah, zootechnicien et ancien *tabunšik*, "être *tabunšik*, c'est la plus glorieuse des professions. Il faut connaître la nature, les lieux, le temps, ne pas craindre la solitude, être courageux. Si le *tabunšik* est doué, il exercera cette profession toute sa vie et, encore de nos jours, c'est le cas de beaucoup d'entre eux". De fait, la plupart de mes informateurs ont travaillé plus de dix ans dans le métier, et parfois plus de vingt ans.

Mais ils comptent parmi les *tabunšik* les plus passionnés. Le turn-over de la profession reste important. M. A. Artamonov souligne : "les jeunes ne restent pas, ils travaillent un ou deux ans, parfois cinq, et puis ils se marient et s'en vont. Ils s'imaginent que c'est un travail facile, qu'il n'y a rien à faire, alors que c'est très difficile. Ils ne savent pas où et comment rechercher un *kosâk*". "C'est un métier facile seulement si on ne s'occupe pas de la qualité. Mais si on travaille bien, on y perd la santé". Il estime que, pour former un *tabunšik*, il faut cinq ans, alors que pour un vacher, un an suffit. Lui-même a pris d'éventuels successeurs en apprentissage mais, déçu des résultats et découragé de former des gens qui ne restaient pas dans le métier, il a abandonné et ne donne maintenant des conseils que sur demande expresse. Il est en effet bien conscient de détenir un savoir rare, que lui a transmis son père et qui s'est accru avec les années d'expérience. Chez les *tabunšik*, on connaît autant la valeur de l'information que chez les ouvriers d'entretien de la grande entreprise industrielle étudiée par M. Crozier (40) et le monopole de l'information sert également aux stratégies de valorisation de la profession. "Quand les autres cherchent des chevaux, je ne leur dis pas où ils sont, je les laisse chercher un peu, afin qu'ils voient que le métier de *tabunšik* n'est pas si facile que cela". Plein de philosophie, orgueilleux et modeste à la fois, il dit aussi : "Quand on sait beaucoup, on sait qu'on ne sait pas".

Après la privatisation, la surveillance menée par les *tabunšik* semble se relâcher bien que la charge individuelle de travail ait, en même temps que le cheptel, nettement baissé. Dans la région de Srednekolymsk, un ancien *tabunšik* note que "même en été, on devrait surveiller les chevaux, mais de nos jours, on n'y fait pas attention, on les surveille moins. Ce sont des chevaux du coin, ils n'iront jamais bien loin". Dans les régions centrales, une grosse partie du bétail a été

privatisée et, le plus souvent, personne ne surveille les chevaux privés ; les *tabunšik* ne s'en occupent que si les propriétaires les en prient expressément et généralement contre rétribution. C'est là probablement une des causes de la baisse du cheptel : comme les propriétaires ne peuvent

surveiller leurs chevaux eux-mêmes et qu'ils n'arrivent pas à convaincre les *tabunšik* de le faire, ils préfèrent abattre leurs bêtes tout de suite sans attendre qu'ils disparaissent dans la nature.



Le *tabunšik* M. A. Artamonov mène un troupeau vers le point d'affouragement
Photographie prise par l'auteur en mars 1995, *ulus* d'Ust'-Aldan.

Le contrôle de la mobilité des chevaux

Il n'est pas facile de savoir qui, de l'homme ou du cheval, choisit les pâturages. Les chevaux paissent en liberté, allant apparemment là où bon leur semble. On se contente de leur interdire l'accès à certains lieux. "Les chevaux vont et viennent librement. Il faut seulement les empêcher d'aller là où il y a du foin" dit un éleveur de la région de Sredne-kolymsk. Il arrive d'ailleurs que les chevaux compromettent le bon déroulement de la fenaison, ou qu'ils dévastent les cultures.

Le discours commun souligne clairement que les chevaux décident de leur cheminement. Et, à l'intérieur du troupeau, c'est l'étalon qui conduit tous les autres (41). "Les juments suivent l'étalon. L'étalon connaît le chemin, c'est lui le meneur", entend-on fréquemment. C'est pourquoi l'aptitude à dénicher les bonnes pâtures est une qualité essentielle de l'étalon reproducteur et un critère pris en compte pour la sélection. Mais quelques *tabunšik* plus au fait du fonctionnement du pacage remettent subtilement en cause cette suprématie de l'étalon. Pour M. A. Artamonov, "les gens croient que c'est seulement l'étalon qui décide de l'itinéraire que va suivre le troupeau, mais l'itinéraire dépend avant tout de l'homme qui les nourrit. Ce sont aussi les juments (surtout les vieilles) qui choisissent l'itinéraire, pas seulement l'étalon. La preuve, c'est que, lorsque certaines juments sont remplacées alors que l'étalon reste le même, le troupeau change d'itinéraire et suit celui auquel les juments sont habituées. Les gens tiennent l'étalon pour seul responsable et l'abattent si le troupeau se trompe souvent d'itinéraire, alors que ça peut être la faute des *tabunšik* qui ne les nourrissent pas de façon régulière et ponctuelle".

En effet, les éleveurs ne se contentent pas d'observer passivement les déplacements des chevaux. En dépit de la liberté du pacage, ils exercent certaines actions qui leur permettent d'orienter les mouvements des troupeaux. Les brochures zootechniques, abondant en conseils sur le choix des bonnes pâtures, sont bien destinées à être lues... par les éleveurs, ce qui implique que les *tabunšik* mènent leurs troupeaux où ils le désirent.

Quand ils jugent opportun un changement d'herbage ou quand ils ont besoin de ramener les troupeaux à la base, pour l'abattage automnal par exemple, les *tabunšik* savent bien déplacer les *kosâk*. A cette fin, ils apprivoisent leurs bêtes en leur distribuant un peu de foin au moment où les herbages commencent à s'appauvrir. Une fois que les chevaux sont habitués à être nourris, ils sont rassemblés puis conduits par un *tabunšik* qui avance au pas à la tête du *kosâk*, tandis qu'un ou plusieurs autres *tabunšik* placés en queue veillent à ce que tous les chevaux le suivent. La distance séparant les herbages, qui atteint parfois 100 ou 200 kilomètres, est ainsi parcourue en étapes journalières de 20 à 25 kilomètres (42). Quand il est seul, le *tabunšik* pousse le troupeau en avançant derrière lui. Il ne s'aide jamais d'un chien pour mener les chevaux. Quelques-uns estiment même que la présence d'un chien est une gêne. Les *tabunšik* ont parfois des chiens, mais uniquement pour leur tenir compagnie, isolés qu'ils sont dans leurs maisonnettes perdues au milieu de la taïga.

Pour rassembler un troupeau avant de le déplacer ou de le nourrir, les *tabunšik* appellent les chevaux par un huchement, défini par R. Dor comme "un interpellatif (vocal ou sifflé) adressé par l'homme à l'animal domestique pour influencer sur son comportement" (43). De nombreux peuples turcs partagent un même huchement d'appel des chevaux : *kuruj*, dont des équivalents se retrouvent dans d'autres familles linguistiques. Imitation d'un hennissement, ce huchement est de type expressif (44). En iakoute, il prend les formes *kuru*, *hruu*, *horo*, *horoo*, *horuo* ou *horuk* (45). Ce huchement d'appel est concurrencé par un autre, plus rare : *uruuj* (*uruuj*, *ruuj*), utilisé pour l'ensemble du bétail ; cri de joie équivalent à notre "hourra", *uruuj* conclut également les séances chamaniques.

M. A. Artamonov répugne à hucher pour appeler ses chevaux, préférant utiliser le langage articulé : "pour appeler le troupeau, habituellement, on fait *kuru*, *kuru*, *kuru*, mais moi, ça ne me plaît pas ; moi je crie : *kèliñ*, *kèliñ* ["venez"]]. Je n'aime pas ça, parce que j'ai plus d'estime pour les chevaux

que pour les autres animaux. Il faut parler aux chevaux avec des mots, comme à des hommes".

Quand il s'agit au contraire de pousser un troupeau, de le mettre en branle pour le changer d'herbage, ou de le faire avancer plus vite, le huchement est *sat/hat* et ses variantes : *hat*, *hot* ou *hyat* (46). "Il lui suffisait de s'approcher d'un *kosâk* du bon côté et de crier "s-a-a-a-t, s-a-a-a-t" pour que le *kosâk* tournât et se dirigeât dans la direction requise" (47).

Mais l'action du *tabunšik* iakoute, en tant que guide du troupeau, est plus souvent indicatrice que contraignante. Certains indiquent simplement au troupeau la direction du pâturage où il doit aller et, deux ou trois jours plus tard, ils se rendent sur place pour vérifier qu'il est bien arrivé. Ils se contentent de le conduire dans la bonne direction sur une courte distance, en espérant que le troupeau maintiendra le cap et s'arrêtera à l'endroit voulu. Il est rare qu'un *tabunšik* emmène un troupeau de chevaux âgés sur une pâture qui lui est inconnue car, quelle que soit la qualité de l'herbage, il risque de revenir sur les terres auxquelles il est habitué, parcourant pour cela jusqu'à 60 kilomètres par jour (48).

Certains éleveurs interviennent le moins possible dans le choix des pâtures, car les chevaux règlent d'eux-mêmes leurs déplacements d'un herbage à l'autre en fonction des conditions naturelles. Après un été de sécheresse, par exemple, le troupeau quittera plus tôt que d'habitude les estivages asséchés pour les pâturages d'automne. "Dans les kolkhozes des vallées, les *kosâk* n'attendent pas le gel des rivières et les traversèrent à la nage pour atteindre les îles au regain abondant".

"A l'époque des verglas automnaux, certains *tabunšik* comptent sur l'instinct de l'étalon, qui choisit lui-même l'itinéraire en direction des pâtures hivernales et s'efforcera infailliblement d'y mener son troupeau en dépit des difficultés. L'expérience prouve que l'instinct de l'étalon ne joue que pour les pâturages qu'il connaît ; quand il mène son *kosâk* vers de nouveaux endroits, il hésite et fait des zigzags. Il est manifeste qu'il faut prendre en compte cet instinct de l'étalon, qui fait de lui un bon meneur de troupeau, mais il ne faut pas se fier uniquement à lui et le suivre aveuglément. Dans de tels cas, le *tabunšik* doit l'aider à trouver la bonne direction" (49).

Les éleveurs iakoutes justifient leur passivité quant aux choix des herbages en disant que la meilleure régulation des déplacements du troupeau s'effectue à l'initiative des chevaux eux-mêmes, qui sont les meilleurs juges de leurs besoins. Si l'homme intervient, il risque d'induire une agitation et des mouvements superflus qui nuisent à l'engraissement des bêtes. Il ne doit donc prendre l'initiative de mener les troupeaux vers de nouvelles pâtures qu'en cas d'urgence.

La vérité se situe donc entre le discours de la plupart de mes interlocuteurs, vantant la complète liberté du *kosâk*, sous la houlette de son étalon ("en hiver, c'est l'étalon qui dirige le troupeau et qui l'emmène là où se trouve la meilleure nourriture"), et celui des ouvrages agronomiques, préconisant de conduire telle population équine à tel type de pâtures à tel moment de l'année. En effet, les chevaux ont tendance à se diriger d'eux-mêmes chaque saison vers les endroits où ils ont l'habitude de paître. Comme les changements d'herbages suivent le cycle des saisons et se répètent d'une année sur l'autre, les vieux chevaux expérimentés mènent d'eux-mêmes le troupeau vers les nouvelles pâtures au moment voulu, tandis que les troupeaux de jeunes sont déplacés par les *tabunšik*.

Le contrôle de la mobilité s'effectue par un vaste éventail d'actions de types divers. Certains moyens peuvent être qualifiés de directs, parce qu'ils ont pour objectif de régler l'emplacement des chevaux ; d'autres sont indirects, parce qu'ils ne font que l'indiquer. Les dispositifs directs, tels que l'attache, la pose d'entraves ou de la mise en enclos sont réservés à des catégories bien particulières de chevaux et limités dans le temps.

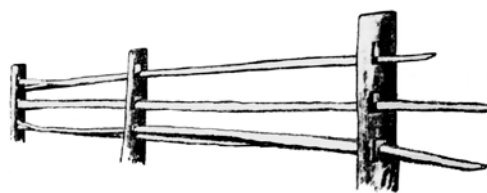
Ainsi, seuls les chevaux de travail sont parfois entravés, ceux dont on souhaite qu'ils demeurent disponibles à proximité. Les chevaux des troupeaux ne le sont jamais. Le principe de l'entrave consiste à gêner la marche de l'animal afin de limiter son déplacement, mais sans l'empêcher, de sorte qu'elle autorise le pacage. Les entraves doivent être suffisamment contraignantes pour être efficaces, mais pas trop pour ne pas nuire au cheval, à son repos et à son alimentation.

Il existe deux grands types d'entraves. Dans le premier cas, plusieurs parties du corps du cheval sont reliées entre elles avec une corde ou une lanière pour limiter le libre jeu des membres (entraves latérales ou, plus rarement, antérieures). Dans le second cas, un objet lourd et encombrant est fixé à l'un des membres : c'est l'entrave-billot en bois — iak. *adağa* (50) —, typique de la Iakoutie. Encore utilisée de nos jours, elle l'était surtout autrefois, lors des premières haltes d'un voyage, pour empêcher les chevaux de faire demi-tour et de rentrer chez eux.



Entrave-billot (iak. *adağa*) à poser au paturon

Dans des enclos peuvent être gardés des chevaux de travail, de jeunes poulinières en fin de gestation ou fraîchement suitées, des juments laitières, des poulains sevrés, des *kosâk* en cours de formation, des bêtes à l'embouche, des chevaux issus de croisements et des chevaux de course. Dans les bases de l'élevage équin se trouve tout un système d'enclos de tailles variées, avec des *raskol* (petit enclos de contention), destinés à effectuer toutes sortes d'opérations sur des chevaux à peine apprivoisés. "Le poulinage, la formation des *kosâk*, l'inventaire du cheptel, le sevrage, le contrôle vétérinaire et zootechnique seraient impossibles en Iakoutie en l'absence de constructions (clôtures, *raskol*, enclos, abris). Des clôtures solides facilitent grandement le travail du *tabunšik* et augmentent la productivité" (51).



Clôture à piliers percés

La présence de clôtures dans le paysage iakoute constitue une différence fondamentale avec le modèle centralasiatique. Rendues possibles par les ressources en bois de la taïga, ce sont pour la plupart des clôtures à piliers percés, comprenant trois ou quatre perches horizontales. Elles

existent de longue date dans le pays, mais leur rôle ne doit toutefois pas être surestimé. Le territoire n'est pas entièrement cloisonné, tant s'en faut, et notamment pas les pâtures. La plupart des clôtures sont construites, non pour empêcher les chevaux de sortir de l'enclos, mais pour les empêcher d'y entrer. C'est pourquoi je les ai appelées des "exclos". Elles servent surtout à protéger les champs cultivés, les prés à foin, les réserves ou les terrains d'habitation des dents et des sabots du bétail. Ces moyens du contrôle de la mobilité peuvent être qualifiés de négatifs, parce qu'ils ne fixent pas chevaux à un endroit donné, mais ils empêchent leur entrée dans des lieux interdits. De la même manière, l'action des entraves est négative, car elles n'interdisent pas les déplacements des chevaux de travail, mais ne font que freiner leur fuite.

Les mouvements de la grande majorité du cheptel, les chevaux des troupeaux, sont essentiellement régulés par des actions indirectes. Ainsi l'affouragement est souvent utilisé comme un moyen de gardiennage. Un éleveur de la région de Verhoânsk m'a affirmé : "on donne de l'avoine aux poulains d'un an et demi tous les matins. Ce n'est pas pour les nourrir, mais juste pour les garder à la même place". Pour certains chevaux privés, c'est devenu l'unique procédé de gardiennage éventuellement employé. La jument de la famille qui m'hébergeait à Kurbusah vivait seule, indépendamment de tout troupeau et en complète liberté. De temps en temps,

Des chercheurs de chevaux

L'élevage iakoute se distingue donc par la grande liberté dont jouissent des chevaux. "La particularité du nourrissage des chevaux iakoutes, c'est qu'ils ne sont pas gardés pendant le pacage et choisissent eux-mêmes leurs lieux d'habitation. A la différence des autres chevaux élevés en troupeaux et des rennes domestiques, qui sont sous une garde constante ou régulière, les conditions de vie en liberté des *kosâk* de chevaux iakoutes se rapprochent grandement de la vie des ongulés sauvages" (52).

Cette liberté peut être envisagée comme une nécessité imposée par le climat car, même chaudement habillé, il serait difficile de supporter des journées et des nuits entières les températures glaciales du long hiver iakoute. Mais elle s'inscrit surtout dans le cadre général du laisser-faire qui caractérise l'élevage iakoute du cheval et elle est partiellement contrebalancée par le temps consacré à la recherche des troupeaux.

Même lâche, la surveillance représente la principale intervention humaine dans l'élevage iakoute équin. Plusieurs auteurs l'ont remarqué à diverses époques. "Aujourd'hui comme hier, les Iakoutes n'accordent comme soin aux troupeaux de chevaux qui ne sont pas utilisés au travail que la simple observation de leur intégralité" (53). "Les chevaux des troupeaux ne bénéficient à proprement parler d'aucun soin de la part de leurs propriétaires. L'unique souci de ces derniers se limite à chercher et à vérifier leurs troupeaux une ou deux fois par mois" (54). "La primitivité de l'élevage, du nourrissage et de l'alimentation des chevaux est portée à l'extrême ; en effet, le seul souci du maître consiste seulement à chercher

elle venait taper du sabot à la porte de la maison pour recevoir un peu de grain, puis repartait où bon lui semblait pendant plusieurs jours, sans que personne ne se préoccupe de savoir où elle allait. De tels exemples d'absence totale de surveillance se trouvent en abondance.

Le premier et le principal contrôle de la mobilité s'opère par la formation des troupeaux. C'est en créant des *kosâk* cohérents et stables et en les habituant à la fréquentation de certaines pâtures que les *tabunšik* s'assurent au mieux du fait qu'aucun cheval ne quittera le troupeau et que celui-ci suivra son itinéraire éprouvé, optimisant l'emploi des ressources naturelles.

Pour ce faire, ils placent un jeune étalon dans un enclos avec plusieurs jeunes poulinières, afin qu'ils s'habituent les uns aux autres. Cette première phase a une durée variable (quelques jours à plusieurs mois), puis ils envoient le troupeau nouvellement formé sur une pâture éloignée, à l'écart des autres *kosâk*. La première année, ils dirigent et surveillent le *kosâk* assez étroitement, car les jeunes étalons savent mal garder un troupeau. Mais par la suite, une fois que les habitudes sont prises, que la hiérarchie au sein du *kosâk* est bien établie, que le troupeau se déplace par lui-même de manière adéquate, suivant un itinéraire qui se répète d'année en année, les *tabunšik* peuvent alors se contenter d'un contrôle indirect et de visites épisodiques.

à savoir combien de ses chevaux sont présents et où ils se trouvent" (55). "L'élevage équin requiert une très petite quantité de travail en comparaison avec les autres branches de l'économie [...] ; s'occuper des troupeaux de chevaux est tellement simple : en fait, il suffit de les surveiller" (56). De fait, il n'y a pas d'écurie ni d'abreuvement, très peu d'alimentation et guère de soins, aucune ingérence dans le cycle reproductif.

Plus que des éleveurs ou des gardiens de troupeaux, les *tabunšik* iakoutes sont avant tout des chercheurs de chevaux. La recherche se distingue du gardiennage par sa discontinuité, mais aussi par son caractère indirect et négatif. L'homme n'y circonscrit pas l'emplacement des bêtes, il les suit sans les diriger impérieusement. Cette primauté de la quête, alliée à une utilisation centrée sur la consommation de viande chevaline, rapproche l'élevage équin d'une activité cynégétique.

Elle donne parfois l'illusion d'un éleveur inactif et d'un bétail sauvage. Mais cette prétendue sauvagerie, dont se flattent les Iakoutes, est principalement due à une politique délibérée d'économie de moyens. Les chevaux iakoutes sont bien domestiqués : les hommes décident de la formation des troupeaux, castrant ou abattent une grande partie du cheptel, apprivoisent leurs bêtes et orientent leurs mouvements. S'ils se plaisent à sous-estimer leurs interventions et sauvegardent précautionneusement l'indépendance de ces animaux, c'est parce qu'ils s'identifient volontiers à eux et que la figure de l'équidé porte l'identité nationale.

Notes

- 1) Docteur en anthropologie sociale et ethnologie, chercheur affilié au Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France — EHESS — CNRS), Paris, caroleferret@wanadoo.fr
- 2) Iakoute, Yakoute ou *Ākut* est le nom que les Russes ont attribué à l'ethnie ; Sakha (*Saha*), celui que ses membres se donnent. En raison de son usage courant, de sa commodité et pour éviter une confusion avec le peuple scythique des Saces (*Saka*), j'utilise le premier ethnonyme.
- 3) La République Sakha est divisée en *ulus* "arrondissement, département" qui correspondent aux *rajon* soviétiques.
- 4) Pekarskij 1907-, 3145-3146.
- 5) Dans son étude sur l'élevage en troupeaux des chevaux kazakhs *džabe* de la région de Turgaj, L. M. Baskin parle de *tabun* de 600 à 800 têtes (1982, 29).
- 6) Kavrajskij 1923, 50-51.
- 7) Gabyšev 1972, 377.
- 8) Crubézy 2007, 119-123.
- 9) Bašarin 1962, 56 ; Dabrasov 1982, 9.
- 10) Rogalevič 1941, 17 ; entretiens en 1995 à Stolby, *ulus* de Verhoânsk.
- 11) Gabyšev 1972, 369.
- 12) Atlasov 1992, 104.
- 13) Entretiens en 1995 à Stolby, *ulus* de Verhoânsk ; Seroševskij 1896, 167 ; Nedokučev 1927, 509.
- 14) Gorohova 1992, § 1.
- 15) Rogalevič 1941, 46.
- 16) Godzik 1905, 894 ; Atlasov 1992, 88.
- 17) Majdel' 1894, 11.
- 18) Entretiens en 1994 à Arylah, *ulus* d'Ust'-Aldan.
- 19) Observation en 1995 à l'estivage Hamydal, *ulus* d'Ust'-Aldan.
- 20) Takakura 2002, 15.
- 21) Baskin 1982, 31.
- 22) Maak 1887, 149.
- 23) Seroševskij 1896, 164.
- 24) *Sistema...* 1992, 40 ; cf. Takakura 2002, 10.
- 25) Majdel' 1894, 11.
- 26) Rogalevič 1941, 46.
- 27) Hudâkov K. O. V. O., 64.
- 28) Gabyšev 1972, 298.
- 29) Bašarin 1962, 74.
- 30) Andreev & Alekseev 1980, 21.
- 31) D'après *Atlas...* 1989, 71 ; Andreev, Alekseev & Ammosova 1980, 9 ; pour les tâches incombant à chaque échelon dans les kolkhozes, cf. Gabyšev & Gogolev 1949, 28.
- 32) Dabrasov 1988, 12.
- 33) Pavlova 2004, rapportant les propos d'un *tabunšik* champion de course à pied, employé de l'entreprise collective d'Etat "Taatta", à Čerkëh, *ulus* de Taatta.
- 34) Priklonskij 1888, 23.
- 35) Vinokurova 1994, 44.
- 36) Pavlova 2004.
- 37) Gabyšev 1949, 28.
- 38) Odorusov 1980, 7.
- 39) Andreev & Alekseev 1980, 22.
- 40) Crozier 1963, 130-131 et *passim*.
- 41) Seroševskij 1896, 164-165.
- 42) Gabyšev 1972, 363.
- 43) Dor 1995, 201.
- 44) Dor 1993, 34-36.
- 45) Pekarskij 1907-, 1251, 3504, 3514-15, 3542 et observations sur le terrain.
- 46) Pekarskij 1907-, 2121, 655, 657-658.
- 47) Sitnikov 1975, 34.
- 48) Gabyšev 1972, 369.
- 49) Gabyšev 1972, 374, 370.
- 50) Pekarskij 1907-, 26, 1193 ; Maak 1887, 152.
- 51) Andreev & Alekseev 1980, 21-22.
- 52) *Lošad'...* 1992, 28.
- 53) Seroševskij 1896, 164.
- 54) Godzik 1905, 894.
- 55) Nedokučev 1924, 509.
- 56) Gabyšev 1957, 5.

Bibliographie

- ANDREEV, N. P. & V. L. ALEKSEEV, 1980, "Zven'evaâ sistema v konevodstve (iz opyta konevoda A. I. Artamonova)" [L'organisation en maillons de l'élevage équin (d'après l'expérience de l'éleveur A. I. Artamonov)] in *Mastera tabunnogo...*, pp. 19-23.
- ANDREEV, N. P., N. D. ALEKSEEV & T. V. AMMOSSOVA, 1980, "Cehovaâ organizaciâ truda v konevodstve (iz opyta Pokrovskogo OPH ÂNIICH)" [L'organisation du travail par ateliers dans l'élevage équin (d'après l'expérience de la ferme expérimentale de Pokrovsk)] in *Mastera tabunnogo...*, pp. 9-13.
- Atlas sel'skogo hozâjstva Ākutskoj ASSR* [Atlas de l'agriculture en République autonome de Iakoutie], 1989, Moskva, GUGK pri sovete Ministrov SSSR, 115 p.
- ATLASOV, S. V., 1992, *Istoriâ razvitiâ skotovodstva i konevodstva v Ākutii (1917 - 1928 gg.)* [Histoire du développement de l'élevage équin et bovin en Iakoutie (1917 - 1928)], Ākutsk, Ākutskij naučnij centr SO RAN, 151 p.
- BAŠARIN, G. P., 1962, *Istoriâ životnovodstva v Ākutii (vtoroj poloviny XIX - načala XX v.)* [L'histoire de l'élevage en Iakoutie (deuxième moitié du XIX^e - début du XX^e siècle)], Ākutsk, Ākutskoe knižnoe izd, 128 p.

BASKIN, L. M., 1982, "Behaviour Studies as a Basis for Horse Breeding Zootechnology", *Production pastorale et société*, 11, pp. 29-44.

CROZIER, M., 1963, *Le phénomène bureaucratique. Essai sur les tendances bureaucratiques des systèmes d'organisation modernes et sur leurs relations en France avec le système social et culturel*, Paris, Le Seuil [Points], 383 p.

CRUBÉZY, E & A. Alexeev (dir.), *Chamane. Kyys, jeune fille des glaces*, Paris, Errance, 2007, 167 p.

DABRASOV, V. R., 1982, *Organizacionno-èkonomičeskie osnovy tabunnogo konevodstva Âkutii* [Les bases organisationnelles et économiques de l'élevage des chevaux en troupeaux en Iakoutie], Âkutsk, Âkutskoe knižnoe izd., 96 p.

DABRASOV, V. R., 1988, "Intensifikaciâ - put' k rentabel'nosti" [L'intensification, voie vers une rentabilité accrue] in *Produktivnoe konevodstvo v Âkutii*, Âkutsk, Âkutskoe knižnoe izd., pp. 11-14.

DOR, R., 1993, "Les huchements du berger turc. II : Du huchement-aux-morts à l'appel des chevaux", *Etudes turques et ottomanes*, 3, pp. 27-41.

DOR, R., 1995, "Les huchements du berger turc. III : Interpellatifs adressés au gros bétail", *Turcica*, XXVII, pp. 199-222.

GABYŠEV, M. F., 1957, *Âkutskaâ lošad'. Tipy âkutskih lošadej, sposoby ih razvedeniâ i soderžaniâ* [Le cheval iakoute : types, méthodes d'élevage et de nourrissage], Âkutsk, Âkutskoe knižnoe izd., 239 p.

GABYŠEV, M. F., 1972, *Izbrannye trudy. Âkutskoe konevodstvo. Èkonomičeskie i organizacionnye osnovy konevodstva* [Œuvres choisies. L'élevage iakoute du cheval, ses bases économiques et son organisation], Âkutsk, Âkutskoe knižnoe izd., 423 p.

GABYŠEV, M. F. & G. M. GOGOLEV, 1949, *Organizaciâ rabot na konevodčeskoj ferme kolhoza* [L'organisation du travail dans les fermes d'élevage équin des kolkhozes], Âkutsk, Âkutskoe gos. izd., 38 p.

GODZIK ("vet. vrač"), 1905, "Âkutskaâ oblast' v zootehničeskom i sanitarno-veterinarnom otnošenii" [La région de Iakoutie du point de vue zootechnique, vétérinaire et sanitaire], *Vestnik obšestvennoj veterinarii*, XVII, 19-20 ; 21-22 ; 23 ; pp. 892-895 (n° 19-20) ; 973-977 (n° 21-22) ; 1038 (n° 23).

GOROHOVA, N. N., 1992, *Rezul'taty i napravleniâ plemennoj raboty v konevodstve sovhoza Ânskij* [Résultats et orientation du travail de sélection dans le sovkhoe Ânskij d'élevage équin], Âkutsk, Âkutskij sel'skohozâjstvennyj Institut, diplomnaâ rabota (mémoire de maîtrise).

HUDÂKOV, I. A., 1969 [K. O. V. O.], *Kratkoe opisanie Verhoânskogo okruga* [Brève description du district de Verhoânsk], Leningrad, Nauka, 439 p.

KAVRAJSKIJ, A. M., 1923, *Kirgizskaâ lošad'* [Le cheval kirguize], Moskva, Novaâ derevnâ, 58 p.

Lošad' âkutskoj porody [Le cheval de race iakoute], 1992, Âkutsk, Âkutskoe knižnoe izd., 78 p.

MAAK, R. K. 1887, *Vilûjskij okrug Âkutskoj oblasti. Čast' III* [Le district de la Vilûj dans la région de Iakoutie. III.] Sankt-Peterburg, A. Tranšel', xvi+ 192 p.

MAJDEL', G., 1894, *Putešestvie po severo-vostočnoj časti Âkutskoj oblasti v 1868 - 1870. T. I* [Voyage dans la partie nord-est de la région de Iakoutie en 1868 - 1870. I.], Sankt-Peterburg [Zapiski Imperatorskoj AN, 74], 599 p.

Mastera tabunnogo konevodstva [Les maîtres de l'élevage des chevaux en troupeaux], 1980, Âkutsk, Ministerstvo sel'skogo hozâjstva Âk. ASSR, 31 p.

NEDOKUČAEV, N. K., 1927, "Sel'skohozâjstvennoe delo Âkutii" [L'agriculture en Iakoutie] in *Âkutiâ. Sbornik statej pod redakcij P. V. Vittenburga*, Leningrad, Izd. AN SSSR, pp. 491-515.

ODORUSOV, P. P., 1980, "Iz opyta konevoda V. V. Kirillina (sovhoz imeni I. Barahova)" [Tiré de l'expérience de l'éleveur de chevaux V. V. Kirillin (sovkhoe I. Barahov)] in *Mastera tabunnogo...*, pp. 7-8.

PAVLOVA, M., 2004, "Begušij čelovek" [L'homme qui court], Âkutiâ 11.6.2004, consulté le 8.9.2005 sur <http://www.gazetayakutia.ru/read.asp?id=30552-58dates=11/6/2004>

PEKARSKIJ, È. K., 1907-1930, *Slovar' âkutskogo âzyka* [Dictionnaire de la langue iakoute], Sankt-Peterburg - Petrograd - Leningrad, Tipografiâ imperat. AN - Izdanie Rossijskoj AN - Izdanie AN SSSR [Trudy âkutskoj èkspedicii na sred. I. M. Sibirâkova (1894-1896), 3, 1], 3 vol., xviii + xiv + 3858 p.

ROGALEVIČ, M. I., 1941, *Konevodstvo Âkutskoj ASSR* [L'élevage du cheval dans la République autonome de Iakoutie], Moskva - Leningrad, Izd. AN SSSR, 76 p.

SEROŠEVSKIJ, V. L., 1993 [1896], *Âkuty. Opyt ètnografičeskogo issledovaniâ* [Les Iakoutes. Essai de recherche ethnographique], Moskva, Rossijskaâ političeskaâ ènciklopediâ, 713 p.

Sistema vedeniâ agropromyšlennogo proizvodstva Respublika Saha (Âkutiâ). Proizvodstvo i pererabotka produktov životnovodstva. Rekomendacii [Le système de production agro-industrielle dans la République Sakha (de Iakoutie). Production et transformation des produits de l'élevage. Recommandations], 1992, Novosibirsk, SO RASHN, 122 p.

SITNIKOV, N. T., 1975, *Podgotovka i trening âkutskoj lošadi* [L'entraînement et la préparation du cheval iakoute], Âkutsk, Âkutskoe knižnoe izd., 75 p.

TAKAKURA, H., 2002, "An Institutionalized Human-Animal Relationship and the Aftermath : The Reproductive Process of Horse-Bands and Husbandry in Northern Yakutia, Siberia", *Human Ecology*, XXX, 1, pp. 1-19.